

**Tangence**



## **Les règne des hybrides : *La manufacture de machines de Louis-Philippe Hébert***

Jean-François Chassay

Numéro 50, mars 1996

Lectures de nouvelles québécoises

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025893ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chassay, J.-F. (1996). Les règne des hybrides : *La manufacture de machines de Louis-Philippe Hébert*. *Tangence*, (50), 70–84. <https://doi.org/10.7202/025893ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Le règne des hybrides : *La manufacture de machines* de Louis-Philippe Hébert<sup>1</sup>

Jean-François Chassay

Les systèmes ne sont pas dans la nature, ils sont dans l'esprit des hommes.

Claude Bernard

Il est difficile de proposer une appellation générique convaincante pour les textes de Louis-Philippe Hébert (exercice sans doute futile, de toute manière). «Poèmes», écrit-on parfois dans la liste «du même auteur» ou encore «Récits», plus souvent «Proses». Ces curieux textes échappent en effet aux catégorisations trop simples. Pourtant, si aucun terme générique — ni sur la couverture, ni à l'intérieur du livre — ne prévient le lecteur de ce qui l'attend lorsqu'il se plonge dans *La manufacture de machines*<sup>2</sup>, c'est sans doute le livre de l'auteur qui se rapproche le plus de la définition traditionnellement donnée d'un recueil de nouvelles. Par ailleurs — puisque rien n'est simple ou transparent ici —, il s'agit d'un livre à la structure complexe, reliant les textes les uns aux autres, où les descriptions, précises, ne parviennent pas véritablement pour autant à donner de repères aux lecteurs. *La manufacture de machines* forme en soi une machine, autorégulée, circulaire, où la dimension cognitive, fondamentale, permet de voir dans ce livre le modèle particulièrement pertinent d'un texte littéraire dont les modalités discursives indiquent comment la littérature peut être une forme de savoir *du* monde et *sur* le monde. À l'exception d'une lecture minutieuse de Ghislain Bourque<sup>3</sup>, le livre de Louis-Philippe Hébert a peu intéressé les

---

1 Cet article s'inscrit dans le cadre des travaux du groupe «Machines, textes et savoirs» (MTS) qui bénéficie de subventions du FCAR et du CRSR.

2 Louis-Philippe Hébert, *La manufacture de machines*, Montréal, Quinze, 1976, 143 p. Les références au texte renverront à cette édition.

3 Ghislain Bourque, «Une machination du texte dans ses effets», *Voix et images*, vol. IV, n° 3, avril 1979, p. 407-435 (dossier consacré à Louis-Philippe Hébert).

commentateurs jusqu'à maintenant. Pourtant, à l'ère de l'information massive et des développements technologiques permis par l'informatique, alors qu'on commence à s'interroger sur les transformations épistémologiques importantes provoquées par ceux-ci sur les sociétés occidentales (et sur la vie privée des Occidentaux), une relecture de ce livre se révèle très intéressante.

\*  
\*\*

Composé de quinze textes dont la longueur varie entre quatre et onze pages, *La manufacture de machines* rappelle par de nombreux traits l'œuvre de Raymond Roussel, phénomène déjà singulier dans le corpus littéraire québécois<sup>4</sup>. Comme dans *Locus Solus*, le lecteur se trouve devant un univers fermé sur lui-même, envahi de machines étranges qui déterminent le sens, l'orientation des histoires, et donnent vie (diégétiquement parlant) aux personnages.

De manière exemplaire, on pourrait dire que *La manufacture de machines*, à l'image de plusieurs fictions contemporaines (et particulièrement états-uniennes), place au centre de son fonctionnement la présence de la machine. De manière aiguë ici, celle-ci se présente tout à la fois comme fantasme (d'une société idéale ou cauchemardesque), mobile (la société se transforme, déforme et reforme autour de la machine) et savoir (elle imprime au monde sa marque en nous obligeant à repenser autrement les contours de notre réalité).

Ce savoir invite dans ce livre à réfléchir sur le sens (les sens) que peut acquérir le réel dans un contexte culturel (pour utiliser un mot volontairement vague) où la transmission de la connaissance se voit profondément transformée par les travaux effectués grâce au développement de la cybernétique<sup>5</sup>, alors que des mots

---

4 Ghislain Bourque l'avait déjà relevé dans son article. Parmi les traces explicites de cette présence : le seul prénom évoqué est celui de « Raymond » (le patronyme reste inconnu) et la seule localité identifiée est celle de « Cante-  
relle ».

5 Au départ, dans les années quarante, la cybernétique avait pour objectif de fournir à diverses disciplines scientifiques un métalangage commun. Mais on a rapidement constaté que ce métalangage pouvait s'appliquer à l'étude de phénomènes qui dépassaient la communauté des chercheurs, et notamment

comme «rétroaction», «réseau», «virtualité» font maintenant partie du vocabulaire courant, associés à des phénomènes inimaginables pour le commun des mortels il y a une trentaine d'années à peine. À travers la présentation de différentes machines plus singulières les unes que les autres, le recueil convie également le lecteur à une véritable histoire, fortement ludique (et dans un contexte utopique), des techniques et des modes de pensée qui ont conduit à l'élaboration des machines en Occident.

Je m'arrêterai d'abord brièvement sur le titre. En se penchant sur l'étymologie des mots (Hébert y invite d'ailleurs le lecteur en entrevue<sup>6</sup>), on constate qu'il n'est simple qu'à première vue. «Machine», dans son sens original français, au xvi<sup>e</sup> siècle, signifiait «assemblage de l'unis» (et ce n'est sans doute pas un hasard si Pierre Lévy, il y a quelques années, a intitulé un ouvrage qui célèbre l'ordinateur, sans tellement de sens critique, *La machine univers*<sup>7</sup>). Un siècle plus tard, Fontenelle définissait le mot «machinal» par «relatif aux machines», avant que cet adjectif ne prenne son sens moderne avec Voltaire en 1731. De «machine» à «machinal», on passe d'un premier sens renvoyant à la totalisation, à l'assemblage de tous les savoirs, à un second qui réfère à des gestes mécaniques, répétitifs, où la volonté et la conscience n'ont plus leur place.

Par ailleurs, «manufacture» signifie originalement qu'il s'agit d'une facture faite à la main, ce qui implique un travail individuel, dénotant la subjectivité et des choix esthétiques. Pourtant, surtout à partir de xix<sup>e</sup> siècle, la manufacture renvoie à l'entreprise industrielle, évoquant la transformation mécanique de matières premières en produits finis, éliminant l'idée de travail individuel.

---

à l'ensemble des rapports sociaux. C'est ainsi que Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique, en est venu à envisager la société comme un vaste ordinateur dont les hommes et les machines de traitement de l'information constituent les différents relais. Voir notamment : Norbert Wiener, *Cybernétique et société*, Paris, UGE, coll. «10/18», 1971, 509 p. Sur cette question, on consultera aussi deux livres essentiels : Philippe Breton et Serge Proulx, *L'explosion de la communication*, Montréal/Paris, Boréal/La Découverte, 1989, 285 p. ; Philippe Breton, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1992, 151 p.

6 Voir «En attendant Hébert», entrevue accordée à Robert Morency pour *Voix et images*, *op. cit.*, p. 368.

7 Pierre Lévy, *La machine univers*, Paris, La Découverte, 1987, 239 p.

D'une part (qu'on s'attarde à « machine » ou à « manufacture »), le sens des mots invite à penser l'invention, l'imagination, le savoir, tout ce qui se révèle neuf, original et se trouve du côté de l'information, du bruit, du désordre; d'autre part, la définition renvoie à ce qui est mécanique, de l'ordre de la répétition, du même, de ce qui apparaît redondant, sans surprise. Cette opposition devient dans le recueil une tension, un axe central, déterminant sa dimension réflexive et cognitive.

Cette tension, on peut l'associer à la multiplication des figures de l'automate dans le livre. Rappelons que « l'automate est une machine porteuse du principe interne de son mouvement qui, en conséquence, garde inscrits en ses composantes matérielles ou ses actions, l'illusion, le rêve ou la feinte de la vie »<sup>8</sup>. L'automate est donc une figure trouble, ambiguë, une machine mais qui imite la vie, devenant « prétexte à une exploration des marges de la machine »<sup>9</sup>. Dans cette perspective, l'automate « relève à la fois de l'empirisme le plus complet et le plus débridé et de l'abstraction la plus haute, philosophique et scientifique »<sup>10</sup>. L'automate, omniprésent dans l'univers de *La manufacture de machines*, représente la figure par excellence de l'hybride, « radicalisée » à l'ère de l'informatisation et de ce que Michel Serres a nommé les « quasi-objets »<sup>11</sup>. À la fois objet technique et objet philosophique, l'automate permet notamment dans le recueil d'Hébert de rendre compte des changements de perception de l'environnement et du nouveau rapport au monde, à la réalité empirique qu'il suggère, des nouvelles contraintes auxquelles l'individu est confronté. Partant du principe d'auto-organisation par le bruit (ou de complexification par le bruit) qu'on doit pour une bonne part à Henri Atlan<sup>12</sup>, on pourrait avancer que, dans un système complexe, le degré d'organisation est un compromis optimal entre les bruits et

8 Jean-Claude Beaune, *L'automate et ses mobiles*, Paris, Flammarion, 1980, p. 7.

9 *Ibid.*, p. 9.

10 *Ibid.*

11 Sur cette notion d'hybride à l'époque contemporaine, on lira avec profit l'excellent article de Daniel Canty, « Les variétés des hybrides dans les récits de la pensée », *Horizons philosophiques*, vol. V, n° 2, printemps 1995, p. 132-141. Il rappelle que l'idée des « quasi-objets » a été développée dans le très intéressant ouvrage de Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991, 210 p.

12 Henri Atlan, *Entre le cristal et la fumée. Essai sur l'organisation du vivant*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1986 [1979], 285 p.

la redondance ; un individu circule dans un écosystème qui correspond à une culture dans laquelle il trouve ses balises. Le recueil oscille, dans cette perspective, entre d'une part désordre, information, bruit, opacité, et d'autre part répétition, redondance, transparence. Et ce sont les automates, ces hybrides, qui en sont la cause première et qui servent de révélateur à une lecture de la société contemporaine.

Si *La manufacture de machines* plonge le lecteur dans une espèce de hors-temps — ni la manufacture, ni le village dans lequel elle se trouve ne sont précisément décrits ou balisés par des informations d'ordre géographique ou historique renvoyant à une réalité observable —, il est néanmoins possible de retracer une forme d'archéologie de la machine tout au long du recueil. À défaut d'avoir l'espace pour analyser chacune des nouvelles, je me contenterai de donner brièvement quelques exemples avant de m'arrêter un peu plus longuement sur trois textes clés.

«L'horloge musicale», avec son rouage gigantesque qui «indique le temps avec une précision dont les villageois qui ont déjà contemplé avec intérêt l'installation d'un système d'horlogerie plus moderne et moins encombrant, ne pourraient se passer» (p. 81), rappelle que «l'automate trouve au xv<sup>e</sup> siècle, dans *l'horloge mécanique* son expression privilégiée»<sup>13</sup> et que «dans chaque phase de son développement, l'horloge est le fait saillant et le symbole de la machine»<sup>14</sup> ; «L'activité cérébrale des gardiens de nuit», texte qui explique comment les crânes des gardiens de nuit sont extirpés pendant la nuit pour être mis en mouvement, illustre la transformation de l'être humain en une sorte de machine à vapeur ; «La fugue» est une fiction centrée sur une locomotive dont l'étrangeté n'empêche pas d'y voir «le symbole de la civilisation industrielle par l'image de *puissance* qu'elle détient et qui signifie le passage de la civilisation énergétique à la culture du fer et du feu»<sup>15</sup> ; «L'aqueduc», dont les péripéties se

13 Jean-Claude Beaune, *L'automate et ses mobiles*, *op. cit.*, p. 107.

14 Lewis Mumford, *Technique et civilisation*, Paris, Seuil, 1950, p. 23.

15 Jean-Claude Beaune, *op. cit.*, p. 272. On pourrait ajouter, à la suite de Michel Pierrssens, que «le chemin de fer a permis le transfert et l'implantation dans notre imaginaire collectif de la forme même du réseau avec l'ensemble des concepts logiques qui en sont indissociables : l'idée de complexité ordonnée et croissante, le vertige du cheminement indéfini grâce aux embranchements, aux bifurcations, aux correspondances. Avec le chemin de fer se manifeste physiquement, d'une manière que chacun peut éprouver, l'avènement de la

déroulent sous terre, avec ses références aux catacombes, aux cathédrales et aux labyrinthes, prend une dimension mythique accentuée par la présence de chenillettes foreuses qui semblent acquérir un pouvoir d'autonomie et échapper aux mains de leur créateur pour encercler graduellement un narrateur peu respectueux de certaines règles. Entre l'être et l'objet, entre la présence humaine et la présence mécanique, les liens paraissent indissolubles, comme dans «Les portiers» et son fantasme de mouvement perpétuel<sup>16</sup> ou comme dans «Le *Vaisseau*», machine d'exploration qui s'auto-inclut et qu'on pourrait présenter (très!) trivialement comme une version scientifique de l'arroseur arrosé... Ces différents textes tracent un parcours qui est aussi celui d'une évolution et d'une transformation des sensations, des perceptions<sup>17</sup>.

À défaut d'une histoire chronologique qu'on chercherait en vain à retrouver ici, l'ensemble de ces machines, formes variées d'automates, circule autour de trois d'entre elles en particulier, importantes dans la perspective que je tente de dégager, parce qu'elles renvoient à notre contemporanéité et au «trouble» que peuvent provoquer les hybrides. Ces trois textes intitulés «Le robot (I)» (le troisième), «L'extracteur de jus (robot II)» (le huitième) et «Le bernard-hermite (robot III)» (le quinzième et dernier), sur lesquels je voudrais maintenant m'arrêter, expriment, dès le titre, l'importance et le rôle des automates, mi-êtres humains mi-machines, tout au long du recueil.

Dans «Le robot (I)», le public, invité à visiter la manufacture, est attiré en particulier par les produits finis. Il y a là notamment une machine étrange, longuement décrite et dont le fonctionnement est expliqué. Il s'agit d'une machine fonctionnant absolument seule, selon un mode d'autorégulation qui la rend tellement difficile à redémarrer que ses responsables préfèrent ne pas l'arrêter. Elle est composée de deux parties, deux boîtes superposées : une opaque, l'autre transparente. La boîte opaque cache un

---

non-linéarité» (*Savoirs à l'œuvre*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1990, p. 177). Dans le contexte d'un recueil où la cybernétique joue un rôle important, cela ne peut être négligé.

16 «Le mouvement perpétuel est la pierre philosophale de la technologie. Il provoque un engouement passionné et vertigineux de la part de l'artisan fixé sur son idée» (Beaune, p. 128).

17 Je laisse de côté, volontairement, le tout premier texte, «Le discours d'utilité», sur la présence à la fois inutile et essentielle des inventeurs dans cet univers. Ce texte mériterait à lui seul un long article.

moteur qui permet à la machine de fonctionner comme un mouvement perpétuel. L'une et l'autre sont très différentes (aussi bien par leur mode de fonctionnement que par leur apparence), mais elles se meuvent ensemble. Cette machine n'est pas présentée au lecteur comme un objet de réflexion, mais simplement décrite, très sobrement. C'est, au sens fort, ce que les cybernéticiens nomment une boîte noire : « [P]our désigner un appareil ou une série d'instructions d'une grande complexité. Ils dessinent une petite boîte dont ils n'ont rien besoin de connaître d'autre que ce qui y entre et ce qui en sort. »<sup>18</sup> Les deux « Robots » suivants vont transformer ce qui se présente dans un premier temps comme mystérieux mais limpide à la fois (parce que sans conséquence).

« L'extracteur de jus (robot II) », situé au milieu du recueil, est une reprise décalée de « Robot I ». Dans le premier cas, la machine était objectivée, vue de l'extérieur et simplement décrite dans un langage qui se voulait hautement technique, sobre et clair, portant ainsi les marques privilégiées (soi-disant du moins) du discours scientifique. Avec « L'extracteur de jus (robot II) », les perspectives changent radicalement. À la troisième personne, la nouvelle décrit un individu qui est *dans* ce qui ressemble beaucoup à la machine étrange vue précédemment. Le texte commence de la manière suivante : « Au loin, la phrase rythmée et entraînant d'un moteur électrique, mais il ne se sentait pas pour autant à son aise » (p. 69). Ce moteur, comme dans « Le robot (I) », reviendra à maintes reprises dans la narration. Dans la citation suivante, par exemple : « [parfois] le passage d'un camion venait couvrir la rumeur du moteur auquel il était couplé » (p. 69).

Ce moteur ennuie celui qui doit subir son diktat et, en même temps, il ne peut s'en passer : « Aux vingt minutes, l'action bienfaisante du moteur se taisait d'elle-même ; à ce moment-là, il percevait partiellement le silence dont il rêvait, mais il n'en voulait plus » (p. 69). Et en se déplaçant, il l'aperçoit : « Sans pouvoir établir d'échelle de comparaison sûre, il finit par se dire qu'il ne devait pas être plus gros que le poing (si les proportions de son corps d'autrefois pouvaient être respectées) » (p. 72). Pour comprendre ce qui lui est arrivé, il en vient à circonscrire son propre organisme : « en premier lieu, s'identifier, prendre connaissance par un inventaire détaillé de tous ses os et, une fois l'ossature cir-

18 Bruno Latour, *La science en action*, Paris, La Découverte, 1989, p. 10.



conscrite, de tous ses muscles. En définissant ainsi son champ de manœuvre, il saurait au moins par élimination qui il était» (p. 70). Parce qu'il n'est plus «lui-même», quoi qu'ait été ce «lui-même»: «Il découvrit que si la plupart de ses facultés se trouvaient amoindries, certaines inexistantes, il lui semblait par contre être beaucoup plus maître de «sa masse»» (p. 70).

Il lui faut donc d'abord étudier son propre organisme, communiquer avec son propre système, avant d'établir des liens avec l'extérieur. Avec un peu de chance, il pense pouvoir reprendre en main «le système, *son* système» (p. 71) et se séparer du moteur dont il subit l'entière dépendance. Mais le contraire se produit et peu à peu l'évidence s'impose:

[Il] a besoin d'un moteur, comme ces grands malades qu'il avait déjà vus reliés à des poumons artificiels. Sauf qu'il existait encore une marge entre ces patients et le mécanisme qui les maintenait en vie. Alors que pour lui [...] le moteur constituait une partie intégrante de son organisme. (p. 74)

Cette constatation survient après l'intervention des «cliniciens» parvenus à «rétablir» pour le mieux la machine, lui permettant d'ailleurs, à la fin, d'acquérir un rythme de montée et de descente parfait par rapport au moteur (il est même question à ce propos de bonheur).

Le milieu décrit, aseptisé, rappelle un hôpital; en même temps, il est clairement établi que ce n'en est pas un: le «bruit [...] rappelait plutôt une usine» (p. 71-72). On pourrait peut-être ajouter, entre l'hôpital et l'usine, un laboratoire. «S'il est difficile de comprendre ce qu'est un laboratoire, ce n'est pas à cause de ce qui s'y déroule aujourd'hui, mais à cause de ce qui s'y *est passé* naguère aussi bien que dans d'autres laboratoires [...] Les objets nouveaux deviennent des **choses**, les existences deviennent des essences, le travail au laboratoire pour les construire à partir d'une liste d'épreuves devient une découverte de *ce qui* toujours était déjà là.»<sup>19</sup> Qu'est-ce qui explique que le laboratoire — si c'en est un — apparaisse aussi incertain, provisoire? Le fait, bien sûr, que ce récit à focalisation interne rende compte d'une conscience désincarnée en quelque sorte, ou incarnée de telle façon qu'elle ne peut apparaître au lecteur comme une conscience humaine. Mais, plus subtilement encore, la narration tend

19 Bruno Latour, *ibid.*, p. 144.

à rendre compte, sur le plan cognitif, d'une science *en train de se faire*, dont les balises disparaissent, puisqu'un des traits caractéristiques de la recherche scientifique tient notamment à la *perte des repères* qui lui permettent de trouver sa stabilité (stabilité par laquelle le commun des mortels définit la science, lui associant une valeur d'objectivité à laquelle on peut difficilement croire aujourd'hui<sup>20</sup>). L'hybride devient en ce sens, ici, la figure par excellence des ambiguïtés et des recherches de la science actuelle.

Le texte devient particulièrement intéressant dans le passage de l'individu (ou du moins de la conscience individuelle) à la machine et inversement :

Étonnant qu'avec des moyens si limités, on puisse venir à bout d'articuler une construction intriquée comme la mienne, tout entière reposant sur des réseaux. Enfin, sans doute le hasard joue-t-il pour beaucoup dans ma présence ici. (p. 72)

Les réseaux rappellent les appareils informatiques, le hasard, le chaos de l'information; et si les cliniciens étaient des « programmeurs » venant assouplir le système?

Ce « il » ajoute plus loin se souvenir (sans en être totalement convaincu) avoir travaillé auparavant comme mécanicien; puis la mémoire s'embrouille: était-ce bien cela? ou à l'inverse, était-il un client ayant affaire à un mécanicien pour des vérifications? À moins qu'il n'ait été là, lui-même, parce qu'il avait besoin de réparations...

Il finit par se convaincre qu'il est une machine, peut-être à la suite d'une métamorphose: « de ses engrenages biologiques dont il doutait maintenant, il aurait fait le saut jusqu'à cet assemblage mécanique où ses facultés antérieures étaient obliérées au profit d'une faculté nouvelle » (p. 73). Il peut contrôler sa masse, mais pour vivre pleinement sa nouvelle vie, il a besoin du moteur, d'une aide extérieure. Comme l'ordinateur lui-même, machine

20 Sur cette question (à laquelle, on le comprendra, il y a de multiples entrées...), outre l'ouvrage de Bruno Latour déjà cité, on pourra consulter par exemple le livre de Ilya Prigogine et Isabelle Stengers (*La nouvelle alliance*), ceux de Paul Feyerabend (*Contre la méthode. Adieu la raison*), celui de Jean-Marc Lévy-Leblond (*L'esprit de sel*), ceux de Judith Schlanger (notamment *L'invention intellectuelle*) et celui d'Isabelle Stengers, *L'invention des sciences modernes*, virulente critique de l'épistémologie classique.

autorégulée, a besoin d'une aide extérieure pour fonctionner (ne serait-ce que pour être mis en marche...).

L'intérêt tient à l'ambiguïté constante du texte, conservée jusqu'à la fin : s'agit-il d'une machine « parlante », sommes-nous dans la « tête » d'une machine qui vient d'être achevée, ou bien sommes-nous en présence d'un individu qu'on a transformé en machine ? Dans un cas comme dans l'autre, qu'il soit question d'engrenages ou de corps biologiques, il est d'abord question ici d'une *structure d'information* douée d'une morphologie mécaniste.

Deux autres points d'intérêt dans ce texte viennent créer une brèche dans la parfaite présentation scientifique, objective, de « Robot (I) ». Le premier point concerne l'histoire de l'informatique comme tel et les fantasmes, les questionnements qui y sont reliés. Les ancêtres de l'ordinateur sont les automates et les êtres artificiels. Ceux-ci posaient, en arrière-plan, une interrogation philosophique sur la « valeur » à accorder à des machines qui reproduisaient l'être humain, une interrogation qui s'est perpétuée lorsqu'on a commencé à se pencher sur les enjeux sociaux et éthiques des nouvelles machines après la Deuxième Guerre.

Les chercheurs ont commencé à vouloir produire des « machines pensantes » qui imiteraient parfaitement le cerveau, en se demandant notamment si l'être humain serait capable de gouverner et de garder le contrôle de l'immense machinerie sociale qu'il avait mise en place. Est-ce que l'ordinateur, plus « intelligent », ne serait pas mieux à même d'y arriver ?<sup>21</sup>

À ce propos, les réactions les plus diverses se sont fait entendre. À une extrémité du spectre se sont manifestées les réactions viscérales de ceux qui affirmaient l'impossibilité de comparer l'Homme, créature la plus parfaite de la création, à une simple machine — vieille vision humaniste que des philosophes, de Nietzsche à Michel Foucault vont évidemment récuser ; d'autres disaient (plus intelligemment) qu'on ne peut pas copier ce qu'on ne connaît pas et on connaît mal le cerveau. Les recherches en ce sens ont d'ailleurs été très décevantes et les espoirs

---

21 C'est le fond du débat entre Norbert Wiener et John Von Neuman sur la nécessité ou non de faire circuler l'information. Sur ce sujet, on pourra consulter l'ouvrage de Philippe Breton et Serge Proulx, *L'explosion de la communication*, *op. cit.*

des années cinquante se sont vite essoufflés. C'est pourquoi les sciences cognitives se tournent davantage aujourd'hui vers la neurologie. De ce point de vue, les travaux d'un chercheur comme Douglas Hofstadter<sup>22</sup> par exemple sont particulièrement révélateurs d'une conception moins romantique et plus pragmatique des possibilités de conception d'une machine pensante.

«L'extracteur de jus (robot II)» apparaît comme une sorte de mise en crise de cette question philosophico-scientifique en créant une variété d'automate moins «agi» (ce n'est pas le mutant des films de science-fiction américain de série C des années cinquante) que «réfléchi»: qu'est-ce que la machine pourrait penser si...? Comment pourrait-elle concevoir son environnement?

Vue de l'intérieur, de cette façon (et c'est le deuxième point d'intérêt), cette fiction redécouvre le temps (c'est en tout cas un des modes de redécouverte du temps). Nous sommes ici dans une problématique de l'aléatoire, dans un monde non déterministe. Le personnage de fiction (si on peut parler de «personnage») se réduit à la conscience qu'il peut acquérir du temps (et de ce qu'est la mémoire).

«Le bernard-l'ermite (robot III)» propose une autre variation complexe sur ce thème. Ce nouveau robot, on le découvre dans le *Catalogue des prothèses* (illustré) remis à jour et envoyé chaque année aux abonnés (ceux qui habitent le village). Cette année-là un objet, la «cage libératrice», fait sensation. Elle est décrite de la manière suivante:

Une cage appelée «cage libératrice» qui devait, d'après les promoteurs, modifier du tout au tout les notions de temps et d'espace. [...] Cette cage, carcasse de fer à l'aspect rébarbatif, bien qu'elle fasse partie des prothèses, ne semblait être destinée à remplacer ou à ajouter aucun membre en particulier; elle s'adressait au corps entier; l'expérimentateur, selon le mode

22 Lire en particulier, de Douglas Hofstadter, *Gödel Escher Bach*, Paris, InterÉditions, 1985, 883 p. Sur les débats entourant les questions rapidement soulevées ici, je me permets de renvoyer à un de mes articles: «À propos des "machines écrivantes"», *Études françaises*, vol. XXII, n° 3, hiver 1987, p. 61-70 («La littérature et les médias»). Voir aussi l'excellent article, plus récent (et tourné vers la philosophie plutôt que vers la littérature), de Serge Robert: «Réflexion épistémologique sur l'intelligence artificielle et les sciences cognitives: à quelles conditions une machine pourrait-elle connaître?», *Horizons philosophiques*, vol. II, n° 2, printemps 1992, p. 167-184 («Philosophie et sciences: du concept au réel»).

d'emploi, devait y entrer complètement pour la faire fonctionner. (p. 137-138)

Le moteur qui se trouve sous cette cage donne une vigueur telle à l'individu que celui-ci voit sa force décuplée. Autre caractéristique intéressante : l'individu peut se « réduire » dans sa cage, c'est-à-dire se concentrer jusqu'à devenir une masse d'énergie extrêmement puissante. Le danger serait, dans ce cas, qu'une défaillance du moteur central ouvre les cages. Que se passerait-il avec cette masse d'énergie à l'intérieur ? Nul ne le sait. C'est pourquoi, pour éviter tout risque, les cages se voient entourées d'une grille protectrice...et d'une surveillance constante.

La manufacture espérait des bénéfices immenses de cette nouvelle machine, mais se trouve piégée par son propre succès : la cage devient tellement populaire qu'il n'y a plus personne pour travailler. Alors qui parle ? Qui est le narrateur de ce texte ? Le lecteur finit par apprendre que cette voix appartient à un amas de prothèses, en l'occurrence un automate.

Il surveille l'étonnante « libération de [s]on peuple » (p. 142), qui s'est produite de l'intérieur, par réduction constante : « Un peuple qui pourrait maintenant être avalé par un chat, tellement le moteur s'est miniaturisé, pas plus important qu'une souris mécanique » (p. 142). Et la nouvelle se termine lorsqu'il explique que dans le *Catalogue des prothèses*, il ne reste plus que lui, l'automate, en sus de « la cage libératrice et [...] tous ses plans de coupes microscopiques qui ressemblent à de tout petits circuits imprimés » (p. 143 — ce sont les derniers mots du texte).

Après avoir vu l'automate de l'extérieur (une « pure » machine), puis de l'intérieur (un « individu » qui est peut-être une machine), l'ultime automate s'observe à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Ce sont les individus qui, de leur propre chef, se sont transformés en hybrides, miniaturisés jusqu'à devenir des amas de circuits qui semblent vouloir se réduire jusqu'à n'être plus, peut-être, qu'un atome informatisé. L'expérimentateur fait littéralement corps avec la machine, il devient celle-ci. Tout cela à côté du seul individu « réfléchissant », fonctionnel, qui est en réalité un automate.

À sa manière, ce livre (et ce dernier texte en particulier) annonce le *xxi<sup>e</sup>* siècle et le *nano-monde*, qui consiste à concevoir des machines ultra-sophistiquées, mais à l'échelle des atomes. C'est la gageure du prochain siècle et d'une science baptisée

nanotechnologie, en plein essor. Aujourd'hui on réalise déjà dans ce domaine des simulations informatiques très fines. Eric Drexler en donne la définition suivante :

The ancient style of technology that led from flint chips to silicon chips handles atoms and molecules in bulk; call it *bulk technology*. The new technology will handle individual atoms and molecules with control and precision; call it *molecular technology*. It will change our world in more ways than we can imagine.

*Micro* circuits have parts measured in *micrometers* — that is, in millionths of a meter — but molecules are measured in *nanometers* (a thousand times smaller). We can use the terms “nanotechnology” and “molecular technology” interchangeably to describe the new style of technology. The engineers of the new technology will build both nanocircuits and nanomachines.<sup>23</sup>

Mais cette représentation particulièrement trouble de l'hybride dont on voit la manifestation dans «Le bernard-l'ermite (robot III)» rappelle également certains passages d'un ouvrage de Paul Virilio intitulé (comme par hasard!) *L'art du moteur*, qui s'intéressent notamment à la technologie des prothèses aujourd'hui, sous toutes ses formes. Cet ultime narrateur y fait penser. Le premier passage que je citerai a une dimension artistique et essentiellement ludique. Virilio cite un *showman* australien du nom de Sterlac :

Se prétendant le survivant de l'ère physiologique mais aussi de celle de la philosophie, il explique : «J'ai commencé au cours de mes performances à me poser des questions sur LE DESIGN DU CORPS HUMAIN, et plus je travaille, plus je crois que le corps est désormais obsolète! [...] La déconstruction ne devrait pas être seulement celle du langage [...] mais celle de notre physiologie, origine et fin de notre perception du monde. La limite ultime de la philosophie c'est la limite physiologique, nos faibles capacités organiques, notre vision pan-esthétique du monde... En fait, je pense que l'évolution arrive à son terme lorsque la technologie envahit le corps humain».<sup>24</sup>

Un autre passage concerne cette fois la technologie médicale :

- 
- 23 K. Eric Drexler, *Engines of Creation: The Coming Era of Nanotechnology*, New York, Doubleday, 1986, p. 4-5. Je remercie Daniel Canty qui m'a fait connaître ce livre.
- 24 Paul Virilio, *L'art du moteur*, Paris, Galilée, 1992, p. 143-144.

Non content d'assister l'invalidité des para et tétra-plégiques avec des prothèses externes — fauteuil roulant ou système d'assistance au pilotage automobile pour les grands invalides — on prépare depuis peu, grâce à des électrodes implantées dans les jambes du patient et commandées par un micro-ordinateur, une prothèse interne celle-là, le système électronique devant fournir aux muscles déficients les stimulations qui lui viennent normalement de la moelle épinière, l'homme pédestre devenant à l'exemple des voitures électriques, un *homme électromobile*...<sup>25</sup>

Voilà qui soulève d'intéressantes questions : depuis le début des temps, la plupart des inventions techniques ont été soit des substituts du corps humain (d'activités physiques), permettant de soulager celui-ci ou d'améliorer sa condition, soit des substituts d'activités mentales. Dans les exemples donnés par Virilio, on a l'impression d'un renversement propre aux développements technologiques contemporains : en voulant aider l'être humain (en améliorant sa condition physique, en lui permettant de pousser plus loin des expériences artistiques), on le rapproche de la machine, faisant de lui un objet hybride, presque un « quasi-objet ». Faut-il porter là-dessus un jugement moral, éthique ? Y a-t-il lieu de s'insurger contre ce rapprochement avec la machine ? Comme le rappelle justement Serge Robert, les « différentes conceptions sur la nature des machines sont elles-mêmes dépendantes de conceptions sur les relations entre la matière et l'esprit »<sup>26</sup>.

Il n'y a pas lieu ici de s'attarder sur ces questions qui mériteraient de longs développements. Ce qui m'importe surtout de souligner, c'est le rôle que peut jouer la fiction dans ce type de débats, en déplaçant les enjeux pour les faire voir autrement. *La manufacture de machines*, en évitant tout didactisme (ce n'est surtout pas l'intérêt de la fiction), pousse le lecteur à s'interroger sur les définitions de l'être et de la machine, sur celles de l'esprit et de la matière. Le livre place le lecteur devant des interrogations cognitives propres à une époque où, paradoxalement, la notion de progrès, avec les connotations positives et lyriques qui l'ont accompagnée pendant plus d'un siècle, provoque soit un profond scepticisme, soit le rejet, alors même que le développement des

25 *Ibid.*, p. 165.

26 Serge Robert, « Réflexion épistémologique sur l'intelligence artificielle... », *op. cit.*, p. 175.

technologies nous oblige à constater qu'il est plus rapide que jamais (pour le meilleur et pour le pire). En proposant tout au long du recueil divers types d'automates, qui rendent compte, sur le plan fantasmatique, de tout un parcours techno-historique, Louis-Philippe Hébert exprime, par le biais de la fiction, ce que Jean-Gabriel Ganascia écrivait dans un récent ouvrage :

Peu à peu, graduellement, la machine a perdu sa substance physique : de lourde, elle est passée à légère ; du visible il ne reste qu'une figure de diffraction, infime altération de la lumière réfléchie par ce minuscule carré enfoui dans une forêt de connexions électriques.<sup>27</sup>

Les trois « Robots » conduisent, en accéléré, à une pareille *réduction*. De l'horloge (monumentale, dans « L'horloge musicale »), le lecteur est transporté jusqu'à la nanotechnologie.

Une fiction comme *La manufacture de machines* de Louis-Philippe Hébert rend compte de ces transformations progressives, qui sont d'ordre écologique (l'environnement social change), épistémologique (les fondements de la réalité sont modifiés) et littéraire (ces modifications ont bien sûr des incidences sur le langage ; la manière de représenter le monde est évidemment transformée par la nouvelle perception que nous en avons, ce qui est dû en grande partie à ces automates).

David Porush écrivait récemment que « les frontières entre l'épistémologie rationnelle de la science et l'épistémologie irrationnelle de la littérature sont en train de disparaître. Il en résulte un nouvel ordre de discours, dont les discours littéraires et scientifiques de l'ère postmoderne nous laissent déjà entrevoir les premiers signes. Dans cette transformation qui nous conduira au-delà de la postmodernité, l'ordinateur est appelé à jouer le rôle d'*entremetteur* ».<sup>28</sup> À sa manière, *La manufacture de machines* en donne un aperçu, en obligeant le lecteur à réfléchir sur la place de l'automate dans la société postindustrielle où les nouveaux systèmes de communication et leur multiplication, à l'ère de la virtualité, transforment radicalement notre conception du temps, de l'espace et du réel.

27 Jean-Gabriel Ganascia, *L'intelligence artificielle*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 1993, p. 14.

28 David Porush, « Voyage à Eudoxie : l'émergence d'une épistémologie post-rationnelle dans la littérature et dans la science », *TLE*, n° 11, 1993, p. 162 (« Épistémocritique et cognition 2 »).